

LES PARACHUTAGES

du Bois d'Anjou

DU 20 JUILLET AU 05 AOÛT 1944

souvenirs de :

Marc	JAILLETTE (S.A.S.)
Maurice	AGUILLE
Henri	AUGEREAU
Eugène	BOUFFANDEAU
l'abbé René-Jean	GAILLARD
Paul	MECHINEAU
Maurice	DIXNEUF

Marc JAILLETTE

S.A.S. parachuté au Bois d'Anjou

« Souvenirs du Bois d'Anjou »

Le 03 septembre 1972 à la stèle du Chef TESSIER commémorant le souvenir des paras morts pour la libération du sud-Loire, le parachutiste Marc JAILLETTE évoque le combat du Bois d'Anjou et les jours qui suivirent jusqu'à la jonction avec l'autre base parachutiste de la ferme des Deux Chênes à Amailloux (79).

"Le groupe de combat "Jeannette 128" sous les ordres de Pierre ROUX avait quitté la base du Bois d'Anjou dans la nuit du 31 juillet pour rejoindre le secteur de Montreuil-Bellay. Le 05 août par radio, il fut rappelé à la base qu'il rejoignit le 08 août à l'aube."

"Il essuya les premières heures du combat, puis se sépara du groupe radio dans la nuit du 08 au 09 août pour tenter d'échapper à l'encerclement allemand."

"Les deux groupes à une petite distance l'une de l'autre prirent la direction du Nord. Les hommes de Pierre ROUX se retrouvèrent dans les environs de l'étang de Beaurepaire, un secteur qu'ils connaissaient et où ils pouvaient s'assurer du ravitaillement. Dans la nuit du 09 au 10 août, ils prirent la direction de Saint-Maurice-la-Fougereuse et rejoignirent la ferme de la Touche Girard le 11 août."

"Le groupe radio ne sorti du bois que le 10 août et resta jusqu'au lendemain au Bois Moine où il fut ravitaillé par Mr JEANNETEAU, Mr et Mme LANDREAU-GRELLIER, Mr et Mme MAILLET et leur fille Yvette dans le plus grand secret puisque ce n'est qu'en 1972 que tous ces braves gens ont appris que nous avons été ravitaillés par les uns et les autres."

"Dans la nuit du 11 au 12 août notre groupe radio fit mouvement vers l'étang Beaurepaire afin de reprendre contact avec le groupe ROUX qui à ce moment se trouvait à la ferme de La Guiche tenue par Mme veuve GASCHET et son fils Léopold. Le groupe ROUX y resta jusqu'au 13 août au matin. Dans cette ferme, le 12 août, alors que nous prenions le repas de midi un homme est entré, que j'ai failli abattre avec mon revolver. Mme GASCHET s'interposa et nous expliqua qu'il s'agissait d'Henri ROUX, mécanicien à Genneton, qui vivait caché dans les bois de Genneton pour échapper aux Allemands qui le recherchaient pour le travail obligatoire."

"Entre temps le groupe radio avait signalé sa position à Londres. Celle-ci fut communiquée au capitaine FOURNIER qui nous rejoignit dans une traction noire conduite par un ingénieur des Travaux Publics des Deux Sèvres. Voiture qui faillit du reste être copieusement arrosée à la mitrailleuse car nous n'avons reconnu notre capitaine qu'à la dernière seconde."

"Le capitaine FOURNIER prit ensuite contact avec Mr GILBARD vétérinaire à Nueil-sur-Argent pour notre transport jusqu'à la base para de la ferme des Deux Chênes en Deux Sèvres. Celui-ci signala Mr Raymond ROY, boucher à Nueil qui avait une camionnette et un permis de circuler. Il vint nous chercher le 13 août pour nous conduire à la deuxième base. Par de petites routes nous arrivâmes à Nueil-sur-Argent à 12 heures 30. Mr ROY nous cacha dans une de ses remises et nous donna à boire et à manger. L'après-midi il nous emmena jusqu'à la ferme des Deux Chênes. Nous avons parcouru 70 Km en plein jour et en uniforme. Je pense que Mr ROY a dû trembler plus d'une fois en réalisant ce qu'il avait risqué ce jour là."

"A tous les braves gens qui nous ont aidés, hébergés, ravitaillés, guidés pendant les combats que nous avons livrés pour la libération de notre région et de notre pays, je suis fier de dire un merci plein de reconnaissance et d'amitié ; un merci plein d'affection dans lequel nous mettons toute notre âme et tout notre cœur."

Maurice AGUILLE

Habitant de Somloire

« Souvenirs des parachutages du Bois d'Anjou »

Maurice AGUILLE fils a 11 ans quand il voit un jour "un parachutiste tout habillé en vert avec un casque à treillis" sur un sentier du Bois d'Anjou.

"Il m'a demandé si je pouvais lui donner un peu de nourriture car il n'avait pas mangé depuis 3 jours."

"Je suis alors allé chez mes parents chercher du pain et de la charcuterie. Pendant une semaine, sans rien dire à mes parents j'ai ainsi apporté un peu de nourriture au même endroit. Le dernier jour le para m'a dit : « Petit, ne reviens pas car les Allemands vont arriver »."

Henri AUGEREAU

Habitant de Somloire

« Souvenirs des parachutages du Bois d'Anjou »

Les premiers paras S.A.S. largués près de Chemillé et arrivés à pied sous la conduite de Paul MECHINEAU (boucher de cette commune) jusqu'au Bois d'Anjou doivent réceptionner ensuite à plusieurs reprises les autres paras affecté à la base, puis des armes, des vivres et du matériel. Une dizaine d'habitants de Somloire prêtent leur concours pour ces parachutages : les époux GOURDON de la ferme La Hardonnerie, Louis BEAUFRETON cantonnier, Gustave VINCENT, les époux AUGEREAU...

Henri AUGEREAU se souvient :

"Les parachutages avaient lieu au dessus d'une clairière dans les bois, derrière la ferme de Chantegrolle (la fermière, Mme veuve DEFOIX et son fils ont également ravitaillé la base S.A.S.). Pour y aller, nous passions à travers champs afin d'éviter les routes au cas où y auraient circulé des Allemands. Il fallait cependant traverser la route de Saint-Maurice-la-Fougereuse et nous faisions très attention."

"Nous balisons la clairière avec des lampes électriques pour que les avions anglais sachent où larguer leur cargaison. Les avions passaient une première fois à moyenne altitude. Quand nous les entendions, nous allumions nos lampes. Les avions revenaient en rasant les arbres et le pilote en voyant la lumière de nos lampes larguait sa cargaison."

"Il fallait faire disparaître les parachutes qui auraient pu trahir la proximité de la base si les Allemands les avaient trouvés. Les paras n'avaient pas le temps de les enterrer. Nous ramenions les parachutes chez nous. On utilisait le tissu. Mais si nous nous étions fait arrêter par les Allemands avec les parachutes, nous aurions été fusillés."

"Les paras s'occupaient eux-mêmes de rapporter leurs caisses d'armes à la base. Personnellement je n'ai jamais transporté une seule arme."

A la longue, le passage des avions attirait les curieux.

"Il en venait de partout, y compris de Cholet, à vélo, à pleine route" se souvient encore Henri AUGEREAU, "et ces allées et venues nocturnes ont fini par attirer l'attention des Allemands. Somloire même n'était pas occupé par des troupes, mais ils en campaient dans la forêt de Vézins, qui patrouillaient sur les routes du secteur. Ils ont fini par se douter de quelque chose."

La découverte d'une camionnette d'armes le 07 août en fin d'après-midi sur la route de Chanteloup à Toutlemonde, à la Boulaye provoque le 08 août la fouille par les Allemands de toutes les fermes au voisinage du Bois d'Anjou puis une attaque allemande sur le Bois d'Anjou.

Henri AUGEREAU

Habitant de Somloire

« Souvenirs des parachutages du Bois d'Anjou »

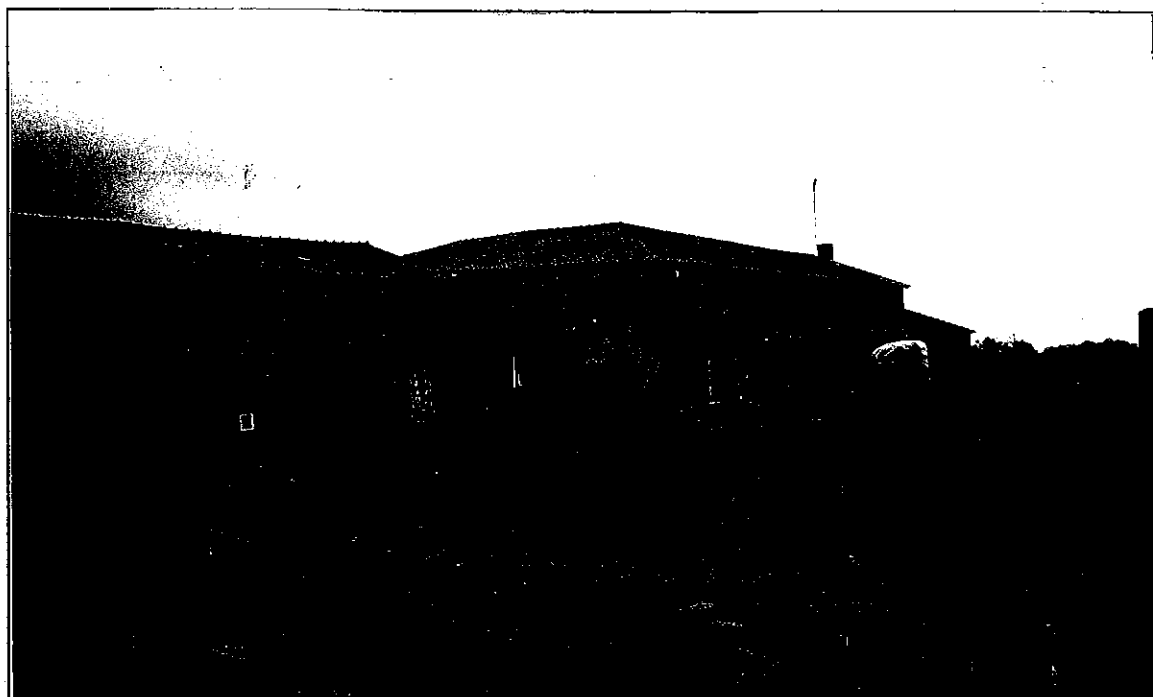
L'été 1944, Henri AUGEREAU est boulanger à Somloire dans une maison qui fait l'angle d'une place et la route de Saint-Paul-du-Bois. Vers la fin de juillet, des habitants de Somloire qui posaient des collets dans le Bois d'Anjou lui disent avoir vu soudain dans le bois "un gars avec un casque disparaître à leur approche."

Dans les jours suivants, il est contacté par Paul MECHINEAU, boucher à Chemillé, qui lui demande s'il peut fournir du pain pour des parachutistes qui sont installés dans le bois.

"La farine ne manquait pas" se souvient Henri AUGEREAU, "on avait du grain et on s'arrangeait pour le faire moudre. Mais on n'avait pas alors d'électricité pour faire marcher le pétrin. Il existait des moteurs à essence. J'en possédais un mais pas d'essence. Il fallait donc pétrir à bras. J'ai accepté de fournir le pain à condition que les paras me donnent un bidon d'essence qui leur était parachuté, pour le moteur du pétrin."

"J'allais tous les jours livrer ce pain pour la base parachutiste à la ferme de la Hardonnerie. Et un para (MEDA) qui résidait à la ferme se chargeait de le porter à la base à l'intérieur du bois."

"Une allée traverse le bois depuis le lieu-dit "Le Chef Tessier" jusqu'à la route de Saint-Maurice-la-Fougereuse. A un endroit se trouve un rond point où se retrouvaient les chasseurs (en dehors de la période de l'occupation où la chasse est interdite et les fusils réquisitionnés). La base s'était installée dans une petite clairière au bout d'un chemin partant de ce rond-point."



Henri AUGEREAU à la Hardonnerie

Eugène BOUFFANDEAU



Habitant de Somloire

« Témoignage sur les événements du Bois d'Anjou »

L'été 1944, Eugène BOUFFANDEAU, 23 ans, natif de La Plaine est ouvrier agricole à la Ferme de Beauvais à Somloire.

Il a lié connaissance avec un fermier du voisinage, Louis BEAUFRETON et ce dernier lui propose d'aller avec lui donner un coup de main aux S.A.S. qui se sont installés au Bois d'Anjou pour réceptionner leurs parachutages d'armes.

"Dans la journée je faisais mon travail normalement et le soir, j'allais" se souvient-il, "avec Louis BEAUFRETON et son beau-frère Emile VINCENT, récupérer les containers parachutés sur une zone assez vaste et transporter le matériel jusqu'à la base sur une charrette étroite qui pouvait rouler dans les sentiers du bois. Le bruit des avions attirait beaucoup de curieux dans les champs autour de l'aire de parachutage ; des curieux qui venaient d'assez loin, jusque de Cholet dans l'espoir de mettre la main sur du matériel parachuté, notamment des denrées alimentaires. J'ai même vu des femmes, qui n'avaient rien à faire là, se battre pour un morceau de parachute."

Un jour, Eugène BOUFFANDEAU est contacté par le lieutenant POISSON, arrivé des Deux Sèvres, "il m'a donné 1.000 francs -une grosse somme alors- pour que j'aille lui acheter des piles électriques qui servaient à la mise à feu des charges explosives. Quelques jours après il est revenu. Je lui ai donné ses piles et la monnaie. Et je ne l'ai plus jamais revu."

Le lundi 07 août, Eugène BOUFFANDEAU et Louis BEAUFRETON qui terminaient à la base le rangement du gros stock d'armes parachuté dans la nuit du 05 au 06 août, effacent après le départ de la camionnette choletaise venue chercher des armes, le passage de celle-ci sur le chemin.

"Un autre parachutage d'armes devait avoir lieu après le 08 août. Mais le matin du 08 août, D'AZERMONT, commandant la base, craignant une attaque allemande, l'annula par radio."

Le 08 août vers midi, alors qu'il travaille à la ferme de Beauvais Eugène BOUFFANDEAU voit des avions allemands tourner au dessus du bourg. Louis BEAUFRETON de son côté voit arriver une camionnette allemande. L'un et l'autre, séparément vont à la base S.A.S. prévenir de la présence de l'ennemi.

"Nous avons eu beaucoup de mal à ressortir du bois qui était cerné par les allemands" raconte Eugène BOUFFANDEAU. "Nous avançons de haie en haie et pendant une bonne heure et demie nous sommes restés à plat ventre dans un fourré à attendre que les allemands se soient éloignés, pour arriver à la ferme de la Vigne, puis chez une voisine de Louis BEAUFRETON, Mme ROCHAIS à la ferme des Epis. C'est à ce moment que le dépôt de munitions a sauté et qu'une autre voisine est venue signaler que son mari avait été arrêté."

Eugène BOUFFANDEAU est arrêté un peu plus tard alors qu'il essaie de retourner à la base du Bois d'Anjou pour voir ce qui s'est passé. Les allemands le font monter dans une camionnette qui sillonne le bois et ne le relâchent que le soir à la ferme de la Hardonnerie où il passe la nuit chez Jean GOURDON. Les allemands gardent la ferme. Au petit matin Jean GOURDON obtient l'autorisation d'aller de l'autre côté de la route pour soigner ses bêtes en pâture. Etienne FERRARI, blessé, capturé dans le bois, est gardé par des sentinelles à l'entrée du chemin de la ferme.

"Je l'ai aperçu de loin, mais je l'ai bien reconnu" affirme Eugène BOUFFANDEAU, "car il fréquentait une de mes nièces. J'ai voulu m'approcher, mais j'ai reçu un coup de crosse dans les côtes et j'ai vu les allemands l'emmener dans une grange."

Dans la matinée Eugène BOUFFANDEAU est autorisé à repartir à travers champs -la route étant toujours interdite- pour prendre son travail à la ferme Beauvais.

"Quatre hommes des Aubiers qui faisaient du bois pour les gazogènes dans la forêt avaient aussi été arrêtés" se souvient-il, "mais alors que les allemands m'avaient laissé le soir à la Hardonnerie, ils les ont emmenés à la "Kommandantur" à Cholet et ne les ont relâchés que le lendemain, les laissant rentrer par eux-mêmes jusque chez eux."



Abbé René-Jean GAILLARD

Habitant d'Angers

« Souvenirs des parachutages du Bois d'Anjou »

L'été 1944 l'abbé René-Jean GAILLARD, originaire de Cholet, anime à Somloire des activités de vacances pour les enfants de la commune et une dizaine de jeunes angevins hébergés dans des familles de Somloire.

A Angers où il est surveillant à l'externat Saint-Maurille, il dirige une troupe populaire de scouts, la 2^{ème} d'Angers. Mais les Allemands sous l'occupation ont interdit le scoutisme. Pour pouvoir continuer à se réunir les jeunes de la 2^{ème} d'Angers ont adhéré alors à une association sportive, qui elle est autorisée, le club d'hébertisme angevin.

En juin après les bombardements d'Angers des familles inquiètes pour leurs enfants ont demandé à l'abbé GAILLARD de les placer à la campagne. Celui-ci connaît Somloire où il amène l'été ses anciens scouts du club d'hébertisme camper parce qu'il n'y a pas d'Allemand dans la commune. Il contacte donc le curé de Somloire, l'abbé CLEMOT qui lui propose des familles d'accueil pour les jeunes angevins et lui demande en échange d'organiser un centre de loisirs.

"J'avais fait appel à mon ancien chef scout, Jacques BONHOMME d'Angers pour en assurer l'encadrement" se souvient l'abbé GAILLARD "et nous logions tous deux au château de Somloire. Les enfants se rassemblaient 4 fois par semaine sur la place de l'église. Nous les emmenions pour la journée entière avec le pique-nique ou la demi-journée jouer dans un vallon près de la rivière."

"Bien avant l'arrivée des parachutistes il a commencé à y avoir des parachutages de matériel du côté de la ferme des Brosses Poudreuses. Un soir où nous prenions le frais, mon moniteur et moi, dans le parc du château nous avons vu vers 23 h un avion piquer vers les bois et larguer des conteneurs. J'ai appris ensuite par des paysans que quelques fermiers allaient les récupérer et les cacher dans le bois. Je pense qu'il s'agissait d'armes destinées à la résistance."

(Il ne s'agissait pas d'armes destinées à la future base du Bois d'Anjou puisqu'à l'arrivée des S.A.S., ses derniers ne disposent que de leur armement individuel, à tel point que le sac de l'un d'entre eux ayant explosé, le plus jeune, LAGARDE, devra rester à la base pour que le sergent-chef MONTEIL puisse partir en opération avec l'armement de LAGARDE).

Le 08 août, l'abbé GAILLARD voit arriver à Somloire dans la matinée "des voitures allemandes étroites où il y avait place seulement pour 2 soldats, un à l'avant, l'autre à l'arrière. Elles prirent position au Nord du bois et les Allemands ne sachant pas exactement où était la base S.A.S., se déployèrent en râteau. Ils s'arrêtèrent cependant pour casser la croûte et quelques paras en apercevant un groupe lancèrent des grenades dont on entendit l'explosion à Somloire. La fusillade commença plus tard. Puis en fin d'après-midi on entendit une violente explosion : c'était le stock de munitions de la base qui sautait."

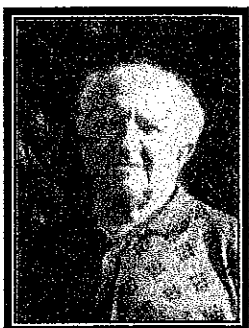
"Je savais où était la base. J'en avais rencontré le commandant qui s'inquiétait beaucoup des allées et venues peu discrètes du responsable de la résistance choletaise, Léon PECHADRE, avec sa Peugeot vert pomme qui risquait d'attirer l'attention des Allemands aux alentours."

"Le 09 août au soir quand il n'y eut plus d'Allemands dans le Bois d'Anjou, je suis retourné à la base S.A.S.. Tout n'avait pas été détruit par l'explosion, il restait des balles traçantes et des cartouches, mais le matériel avait été endommagé par la chaleur. J'ai ainsi récupéré une mitraillette Sten qui traînait à terre, avec le canon faussé."

Après le combat du Bois d'Anjou le centre de loisirs reprend ses sorties. Il est plus tard endeuillé par un accident : "Au retour des sorties" poursuit l'abbé GAILLARD, "on laissait les enfants sur la place de l'église d'où ils rentraient chez eux. Un soir, une camionnette de réquisition stationnait sur cette place. Trois F.F.I. s'y trouvaient avec 2 prisonniers allemands. Un des F.F.I. a accroché sa mitraillette malencontreusement à la portière et une rafale de balles est partie accidentellement et a atteint CESBRON, fils de l'épicier de Somloire qui fréquentait le centre de loisirs. Nous l'avons transporté à l'hôpital de Cholet. Il avait 7 perforations de l'intestin. Il est mort le lendemain."

Après la libération de Cholet, l'abbé GAILLARD trouve un camionneur qui accepte de le transporter dans sa benne jusqu'à Cholet pour aller prendre des nouvelles de sa famille. "En traversant Maulévrier, nous avons croisé un ecclésiastique de la soutane duquel dépassait... un canon de fusil (sans doute le sergent-chef Michel GERVAIS qui se dissimulait parfois sous une soutane emprunté à l'abbé ANDRE de Cholet)."

"En arrivant à Cholet, rue de Lorraine, à hauteur de la caserne Tharreau" ajoute l'abbé GAILLARD, "nous avons été arrêtés par un groupe de choletais portant des brassard F.F.I., qui se refusaient à nous laisser entrer en ville jusqu'à ce que je reconnaisse dans celui qui me braquait un fusil sur la poitrine... un des anciens jeunes que j'avais eu au patronage."



Maurice DIXNEUF

**Paul MECHINEAU
Maurice DIXNEUF**



Paul MECHINEAU

Habitants de Chemillé

« Souvenirs des parachutages du Bois d'Anjou »

L'été 1944, Paul MECHINEAU est boucher à Chemillé. Il emploie comme garçon boucher un réfractaire, Maurice DIXNEUF que les Allemands recherchent car il a déserté un camp requis pour le travail obligatoire en Allemagne.

- Des libérateurs tombés du ciel -

Le 17 juillet au soir, la sœur de Maurice DIXNEUF se promène avec son fiancé, MEYER, dans un chemin qui descend vers l'Hyrôme à la sortie de Chemillé quand les jeunes gens voient surgir devant eux 2 militaires en arme. C'est le lieutenant BOUTILLON, chargé d'installer une base parachutiste S.A.S. dans la région et un autre parachutiste S.A.S., fils d'un gendarme des Deux-Sèvres qui a été recruté par les troupes parachutistes en Algérie où il était parti. MEYER alerte Maurice DIXNEUF qui signale les 2 hommes à Paul MECHINEAU engagé dans un groupe de résistants chemillois dirigé par le Dr BARBARY et le capitaine en retraite COHN de Chemillé.

MEYER et DIXNEUF rapportent aux deux parachutistes des vêtements civils. Sept autres parachutistes ont été largués dans le secteur de l'Echo près de la RN. 160. Les chemillois partent à leur recherche à travers champs. Le 18 au soir, tout le groupe de S.A.S. parachuté la veille est reconstitué.

"Ils nous ont expliqué" explique Paul MECHINEAU, "que leur avion, un bimoteur deux queues avait eu un moteur en panne en venant d'Angleterre et qu'il les avait parachutés là, craignant que s'il allait plus loin il n'ait plus assez de réserves pour rejoindre l'Angleterre, mais qu'ils devaient aller établir une base dans la région de Somloire."

Dans la journée, les parachutistes prévenus par Paul MECHINEAU et Maurice DIXNEUF qu'un convoi allemand stationne en gare de Chemillé ont alerté le commandement français à Londres. "36 avions deux queues sont venus dans les heures suivantes d'Angleterre et ont détruit complètement ce train de munitions" se souvient Maurice DIXNEUF.

- En route vers Somloire -

Paul MECHINEAU recommande au lieutenant BOUTILLON la ferme de la Hardonnerie dont il connaît bien le fermier Jean GOURDON, et le Bois d'Anjou proche de la ferme où il est facile de dissimuler une base car Somloire même n'est pas occupé par les Allemands. Les troupes ennemies circulent seulement sur les grandes routes.

"Dans la nuit je suis parti à pied avec 6 militaires. HOURDEBAIGT qui s'était blessé à l'atterrissage roulait, quand c'était possible sur le vélo qui servait à faire les courses à la boucherie. Le lieutenant BOUTILLON qui s'était fait une entorse en atterrissant était parti avec deux autres paras dans la voiture du Dr BARBARY."

"Au carrefour de la Tourlandry" se souvient de son côté Maurice DIXNEUF, "il y avait une patrouille allemande. Nous avons dû passer par des jardins."

Le groupe doit attendre avant de traverser la route de La Plaine que soit passé un convoi allemand. "Malgré quelques patrouilles allemandes, nous sommes parvenus à la Hardonnerie sans avoir eu d'ennuis" se souvient Paul MECHINEAU.

"Les nuits suivantes, des avions anglais sont venus parachuter d'autres hommes. Nous les guidions jusqu'à la base dans le Bois d'Anjou. Les paras S.A.S. étaient très bien organisés. Il avait chacun des missions précises à effectuer, et sitôt leur arrivée, ils partaient par petits groupes de 2 ou 3. Il ne restait que l'équipe radio à la base."

- Un petit coup de main pour les parachutages d'armes -

Paul MECHINEAU et le Dr BARBARY reviennent ensuite aider les paras lors des gros parachutages d'armes et de matériel.

"Nous venions de Chemillé à vélo de nuit" se souvient-il, "on récupérait les caisses que les avions larguaient à environ 7 Km de la base du Bois d'Anjou (derrière la ferme de Chantegrolle sur la route de Saint-Maurice-la-Fougereuse). On les chargeait sur la vacherie (bétailière) de Jean GOURDON et on les rapportait à la base pour les cacher dans le bois où les paras avaient installé leur dépôt de munitions. Puis on rentrait à Chemillé à vélo pour faire notre journée de travail comme si de rien n'était."

Paul MECHINEAU et Maurice DIXNEUF doivent être particulièrement prudents car ils sont surveillés. "Un suisse allemand, BRUEN, avait ouvert après la guerre de 14-18 une petite usine de broderie à Chemillé" se rappelle Maurice DIXNEUF. "Pendant la guerre de 1914 il avait fait partie des services de renseignements allemands et en 1939 il avait repris du service pour leur compte. C'était lui qui commandait effectivement les troupes allemandes du secteur de Chemillé. Les gradés se mettaient au garde-à-vous devant lui. Il a été responsable de beaucoup d'arrestations à Chemillé et un jour où il m'avait aperçu à la boucherie où il venait se servir il m'avait promis de me faire arrêter. Le lieutenant BOUTILLON après son parachutage m'avait donné son parachute. C'aurait suffi à me faire prendre si les Allemands l'avaient trouvé. Je me demande encore comment il ne nous est rien arrivé".

"Après la guerre BRUEN a été interdit de séjour dans tout le département, sauf à Angers."



Paul MECHINEAU

Maurice DIXNEUF

